

Je le répète, en 1943 la guerre n'était pas terminée. On donna aussi à entendre que les alliés seraient tenus de nourrir la population de l'Europe occidentale où se trouvent la plupart des régions industrielles. Les aliments destinés à ces régions devaient provenir dans une large mesure de l'Amérique du Nord. C'est pourquoi nous avons changé d'attitude en 1943 pour ce qui a trait à la production. Nous ne sommes pas allés à des conférences à cette époque pour demander aux cultivateurs de ne pas accroître davantage leurs emblavures. Nous avons offert un prix plus élevé pour le grain. J'ai moi-même porté la parole à vingt-cinq réunions dans l'Ouest du pays. J'ai dit aux éleveurs qu'on leur avait demandé de produire de la viande et que nous pouvions désormais leur affirmer que nous étions en mesure de vendre toute la viande qu'ils pourraient produire jusqu'à la fin de l'année, ainsi que pour un an ou deux par la suite, à des prix comparables à ceux qu'ils recevaient alors. A la même époque, je déclarai cependant que le prix que nous versions pour le grain pouvait se comparer avantageusement à celui des produits du bétail et que, pour le moment, le tout était laissé à la discrétion des cultivateurs. Nous les avons invités à fonder leur production sur ces données. Si un cultivateur avait besoin d'argent comptant, il valait mieux pour lui continuer l'élevage des bestiaux. Si, par contre, il pouvait conserver ses céréales pendant deux ou trois ans ou plus longtemps, nous ne nous opposions nullement à ce qu'il opte pour la culture du blé.

Quel a été le résultat de cette ligne de conduite? En deux années (et en grande partie au cours d'une seule année), les cultivateurs ont augmenté leurs emblavures de plus de six millions d'acres; voilà jusqu'à quel point ils ont consenti à retourner à la culture du blé. Je tiens à signaler à la Chambre que nous n'avons pas attendu la fin de la guerre. Nous n'avons pas attendu que tous les pays de l'Europe se mettent à réclamer plus de vivres avant de modifier notre politique et de passer de la production intensive de la viande et des produits laitiers, que nous encourageons, à celle d'une plus forte production de blé. Nous avons lancé cette politique en 1943, et comme conséquence, nous étions le seul pays au monde auquel toutes les autres nations vinrent demander une partie du blé que nous avions conservé depuis plusieurs années avant la guerre. Au début de cette année, nous avions encore dans nos élevateurs quelque 258 millions de boisseaux de blé, en dépit d'une faible récolte l'an dernier par suite des conditions atmosphériques défavorables. Une telle quantité en

[L'hon. M. Gardiner.]

1946 représente plus de blé que nous n'avons jamais vendu en une seule année depuis 1928, sauf depuis quelques années. Comme résultat, nous vendons cette année aux peuples de l'univers une moyenne d'environ un million de boisseaux de blé chacun des 365 jours de l'année. Sur cette quantité, de 160 à 180 millions de boisseaux sont requis pour subvenir aux besoins de la population anglaise. Presque tout le reste est expédié aux pays de l'Europe qui réclament plus de vivres.

Je répète que les plans qui ont été élaborés en 1940 et mis à exécution en 1941, 1942 et 1943 ont eu pour résultat la plus forte production de viandes et de produits animaux jamais vue au pays; et depuis quelques années, la plus forte production de céréales y compris le blé pour la consommation humaine et les céréales pour l'alimentation animale, ainsi que la plus forte production d'animaux jamais constatée au pays à l'exception d'une année, soit 1944.

Quelle est la situation actuelle? Durant la plupart des six dernières années, nous avons produit près de 40 p. 100 plus de vivres, en tonnes, sur les fermes canadiennes, que nous n'avons produit au cours de n'importe quelle autre période de six ans. Cela est surtout vrai de l'Ouest canadien. C'est cette région qu'en 1936 et 1937 je défendais à la Chambre contre les attaques des membres de l'opposition qui préconisaient le déplacement de la population, parce que, prétendaient-ils, jamais ces terres ne pourraient produire comme elles l'avaient fait dans le passé. Cependant, en dépit de tout ce qu'on a dit au cours des années de sécheresse, la production de ces terres a été plus abondante ces six dernières années qu'en toute autre période de six ans.

De quelle façon le sujet se rattache-t-il à la question à l'étude ce soir? Tous les produits alimentaires que le Canada exporte proviennent, directement ou indirectement, de cette partie du pays que nous appelions, il y a quelques années, la région appauvrie par la sécheresse. Tout le blé que nous exportons vient de là. Sans elle, la majeure partie des céréales produites en d'autres endroits du pays, au Manitoba par exemple, seraient consommées au pays sous forme d'engrais alimentaires, de semences pour la prochaine récolte ou de denrées alimentaires destinées à la population. Une grande partie du blé dont nous disposons pour fins d'exportation provient de cette région parfois surnommée le triangle Palliser. Lorsque la récolte y fait défaut, nous n'avons guère de blé à exporter.

On peut en dire autant de nos produits animaux. Si nous élevions seulement les bestiaux que peuvent nourrir les engrais alimentaires cultivés sur les fermes de l'Est, nous ne pourrions pas en nourrir notre population.